



Christopher
Clarey

ROGER
FEDERER

BIOGRAPHIE

Flammarion

Roger Federer est une icône contemporaine. Son palmarès, ses records et son état d'esprit sur les courts comme en dehors ont fait de lui un modèle pour une génération de fans à travers le monde. Son style de jeu, tout en légèreté et en finesse, a redéfini les bases du tennis et lui a souvent valu d'être comparé à un danseur classique ou à un maestro. Derrière cette perfection se cache un champion de la maîtrise de soi, un exemple de sportivité et de fair-play qui a su dompter ses démons intérieurs quand il était un adolescent nerveux et colérique.

Christopher Clarey a suivi Federer de Johannesburg à Dubaï en passant par Londres, New York, Melbourne et Paris, mais aussi à bord d'un jet privé au-dessus du désert californien ou encore à la terrasse d'un grand hôtel avec une vue imprenable sur le lac de Zurich.

Il a recueilli pendant plus de vingt ans des interviews exclusives de Federer, mais également des membres de son équipe, de ses proches et de ses rivaux historiques – Nadal, Djokovic, Sampras, Safin et Roddick. Clarey nous livre ici une biographie de référence, un récit intime sur les éléments clés qui ont permis à un jeune tennisman suisse prometteur de devenir le sportif le plus adulé de la planète.

Christopher Clarey est un journaliste sportif américain et une référence mondiale en matière de tennis, correspondant pour le New York Times et l'International Herald Tribune depuis trente ans.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Suzy Borello

Flammarion

Roger Federer

Christopher Clarey

Roger Federer

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Suzy Borello*

Flammarion

Titre original : *The Master : The Long Run
and Beautiful Game of Roger Federer*
Éditeur original : Grand Central Publishing,
New York, États-Unis
© Christopher Clarey, 2021.
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-3518-3

*À mon éblouissante mère,
qui m'a transmis son amour des mots et du tennis.*

Sommaire

CHAPITRE 1. Tigre, Argentine.....	11
CHAPITRE 2. Bâle, Suisse	29
CHAPITRE 3. Ecublens, Suisse	63
CHAPITRE 4. Biel/Bienne, Suisse.....	91
CHAPITRE 5. Sydney.....	137
CHAPITRE 6. Wimbledon	161
CHAPITRE 7. Melbourne.....	203
CHAPITRE 8. Palma de Majorque, Espagne.....	253
CHAPITRE 9. Paris	305
CHAPITRE 10. Los Angeles	343
CHAPITRE 11. Feusisberg, Suisse.....	369
CHAPITRE 12. New York	399
CHAPITRE 13. Lille, France	437
CHAPITRE 14. Dubaï	455
CHAPITRE 15. Indian Wells, Californie	503
CHAPITRE 16. Felsberg, Suisse	549
ÉPILOGUE. Afrique du Sud	577
<i>Remerciements</i>	587

Chapitre 1

TIGRE, ARGENTINE

Minuit approchait. Roger Federer aussi.

L'attente fait partie du métier de journaliste. Ce soir-là, je patientais justement dans une voiture avec chauffeur parquée dans une banlieue de Buenos Aires avec la plaintive ballade « *All by Myself* » d'Eric Carmen diffusée à la radio. Si, pour moi qui étais assis sur la banquette arrière avec mes notes et mes pensées de pré-entretien, cette chanson me semblait parfaitement dans le ton, elle n'aurait pas convenu à Federer, lui qui est si rarement seul et qui l'était encore moins à cette occasion-là.

C'était la mi-décembre 2012, fin d'une année de comeback où il avait retrouvé la première place du classement en remportant Wimbledon, son premier titre du Grand Chelem en plus de deux ans. Laissant chez lui, en Suisse, son épouse Mirka et leurs jumelles âgées de trois ans, il se rendait pour la première fois dans cette partie-ci de l'Amérique du Sud afin de disputer une série de matchs d'exhibition. Les billets s'étaient tous envolés en une poignée de minutes.

Il était venu pour l'argent : 2 millions de dollars par apparition, ce qui lui garantissait plus pour six matchs que les 8,5 millions de dollars de prize money

Roger Federer

officiel sur toute l'année de 2012. Mais Federer était également venu pour les souvenirs : l'occasion de communier avec de nouveaux fans dans de nouveaux endroits, malgré l'épuisement moral et physique des onze derniers mois.

D'autres champions aux fortunes déjà acquises auraient volontiers fait l'impasse sur le trajet et la fatigue du décalage horaire. Mais Federer et son agent, Tony Godsick, voyaient les choses autrement : ils visaient des marchés et des émotions qu'ils n'avaient pas encore exploités. Cette tournée, qui les avait vus traverser le Brésil avant d'arriver en Argentine, avait dépassé leurs attentes. En attestait cette foule de vingt mille personnes qui avait rempli le stade de fortune à Tigre ce soir-là. Un record pour un match de tennis en Argentine, pourtant déjà la fière contrée d'icônes du tennis telles que Guillermo Vilas, Gabriela Sabatini et Juan Martin Del Potro, qui avait été l'adversaire de Federer et, d'une certaine façon, son faire-valoir.

« C'était génial, mais aussi un peu bizarre pour Juan Martin, a relaté Franco Davin, l'entraîneur de Del Potro à l'époque. L'Argentine est sa patrie, et voilà que c'est Federer qu'ils acclament. »

C'était ce qui s'était passé dans plus d'une nation du tennis. Federer joue chez lui à peu près partout, et même à l'approche de minuit, des centaines de fans se bousculaient encore devant le stade. Des adultes debout sur des caisses pour mieux voir, des enfants juchés sur les épaules de leurs parents, le crépitement des flashes d'appareils photo numériques, l'index pressé d'avance sur le bouton pour saisir l'instant.

D'abord, un silence d'impatience contenue. Puis un brouhaha assourdissant quand Federer a émergé d'une porte latérale pour se frayer un chemin jusqu'à la

1. Tigre

banquette arrière, le pas léger même après les trois sets qu'il venait de disputer contre Del Potro.

« Bye bye. Bye bye. Bye bye ! a-t-il scandé sur le ton de la conversation avant d'ouvrir la portière. Comment ça va ? » m'a-t-il demandé aussi sec après avoir refermé derrière lui.

J'ai suivi Federer sur six continents ; je l'ai interviewé plus de vingt fois en vingt ans pour le *New York Times* et l'*International Herald Tribune*. Nos entrevues se sont déroulées dans toutes sortes d'endroits : avion privé, fond de court à Wimbledon, Times Square, restaurants alpins en Suisse, suite de l'hôtel Crillon à Paris avec vue splendide sur la place de la Concorde pendant que sa future épouse, Mirka Vavrinec, essayait des vêtements de haute couture.

Une des habitudes qui distingue Federer de la plupart des autres sportifs d'élite que j'ai pu rencontrer est le fait qu'il commence toujours par vous poser des questions sur vous, et pas seulement pour la forme. Il vous questionne sur le trajet que vous avez effectué pour venir, sur ce que vous pensez du tournoi, du pays, des habitants.

« Roger Federer est intéressant parce qu'il s'intéresse aux autres », m'a un jour confié Paul Annacone, son ancien entraîneur.

En 2012, avec ma femme et mes trois enfants, nous avons entamé notre propre tour du globe : une année scolaire sur la route, en commençant par trois mois au Pérou, au Chili et en Argentine.

Federer voulait que je lui raconte les temps forts de notre périple (Torres del Paine et l'île de Chiloé au Chili, Arequipa au Pérou). Mais ce qui l'intéressait plus que tout, c'était la scolarité de nos trois enfants. Comment ils le vivaient, ce qu'ils en retiraient. Encore un

indice qu'il prévoyait de voyager indéfiniment avec sa propre famille et qu'il tenait à ce que ses enfants continuent de faire partie de son quotidien tout en voyant le monde en chemin.

« On est presque des habitués dans la plupart des villes et des tournois, et puis on s'est fait des tas d'amis partout dans le monde, m'a-t-il expliqué. On finit par se sentir chez nous un peu partout. Maintenant, j'arrive à reproduire ce ressenti assez facilement, surtout avec les enfants. Je tiens à ce qu'ils se sentent à l'aise où qu'on aille. »

La curiosité de Federer, qu'elle soit sincère ou de pure politesse, donne le ton pour une conversation plutôt que pour un entretien structuré. C'est désarmant, même si cela ne semble pas être son intention. En un sens, il crée une bulle de normalité au milieu de l'extraordinaire, et cela, il le projette de manière délibérée. Si vivre sur un piédestal ne le dérange pas (il a pas mal d'entraînement en la matière), il affirme souvent préférer le tête-à-tête. Cela lui vient peut-être de sa mère, Lynette. Quand quelqu'un entend son nom de famille ou qu'un vendeur le lit sur sa carte de crédit et lui demande s'il y a un rapport avec le fameux Federer, elle répond par l'affirmative avant de détourner rapidement l'attention en demandant si la personne a des enfants de son côté.

« Regarde ça, écoute ça, a-t-il déclaré de sa voix de baryton nasillarde si caractéristique en désignant la scène de l'autre côté de la vitre. On fend la foule avec une escorte policière, mais je n'ai pas trop l'habitude de ça, tu comprends ?

— C'est marrant, ai-je répliqué. J'aurais pourtant cru le contraire.

1. Tigre

— Non, heureusement. Je me considère comme un type banal qui mène une vie fascinante à travers le tennis. Cette existence-là se mène sous les feux des projecteurs, partout dans le monde, devant des vrais spectateurs. Le débriefing, on l'a tout de suite. On sait si on a été bon ou mauvais. C'est un peu comme pour des musiciens, et franchement, c'est assez plaisant. Même si on a mal joué, ce n'est pas grave. On peut travailler dessus. Au moins, on sait qu'on a des progrès à faire. Si on est fort, on se sent confiant, motivé, ça pousse à continuer. C'est une vie géniale, je l'avoue. Enfin, parfois c'est dur, à cause des trajets. Tu sais ce que c'est. Mais l'autre jour, je me disais que j'ai beau faire partie du top 10 depuis déjà une dizaine d'années, ça ne m'empêche pas de vivre encore des moments comme celui-ci. C'est un peu comme si je sortais de mon propre corps, j'ai du mal à y croire. J'ai beaucoup de chance, et c'est sûrement un peu pour ça que j'aimerais jouer plus longtemps. Ces choses-là ne reviendront pas quand je serai à la retraite. »

La plus grande surprise, même pour Federer, était tout ce que l'avenir lui réservait encore avant la fin.

Ce soir-là en Argentine, il avait déjà trente et un ans. Le même âge que Pete Sampras, une de ses idoles, quand il avait décroché son quatorzième titre du Grand Chelem en simple – un record – à l'US Open 2002. En fin de compte, ce match avait été son dernier, et aurait marqué une des plus grandes victoires venant boucler la carrière d'un tennisman si Sampras n'avait pas attendu une année de plus pour annoncer officiellement sa retraite.

Stefan Edberg, un autre des héros de jeunesse de Federer, s'était retiré des affaires à trente ans.

Roger Federer

Mais Federer, lui, n'était pas sur le point de raccrocher à Buenos Aires, contrairement à ce que la plupart des experts et fans de tennis auraient tout naturellement imaginé. Il était encore en pleine course, et continuerait de jouer très efficacement jusque dans les années 2020, alors que les autres tennismen de sa génération devenaient hommes d'affaires, commentateurs sportifs, ou entraîneurs de ses plus jeunes adversaires.

Pour moi qui ai suivi Sampras dans ses dernières saisons de 2001 et 2002, il était flagrant que le stress et le planning surchargé l'affectaient lourdement. « Pour Pete, c'était fini, mais Roger était très différent, m'a expliqué Annacone, qui les avait entraînés tous les deux. Voyager partout dans le monde vidait complètement Pete. Roger, lui, y puise de l'énergie. »

Annacone a accompagné Federer au Masters 1000 de Shanghai. En ville depuis deux jours, les membres de l'équipe de Federer bavardaient autour d'une table dans la suite d'hôtel du tennisman quand on a frappé à la porte. C'était une Chinoise.

Federer a annoncé que leur professeure de langues était arrivée.

« Là, Roger nous dit : "Elle va venir une demi-heure tous les jours et on va tenter de glaner quelques mots par-ci par-là pour apprendre le mandarin", m'a relaté Annacone. Moi, j'ai protesté : "Arrête un peu, je parle à peine anglais." Mais Roger a insisté : "Allez, quoi, on va bien se marrer." Et il a adoré ça. Il voulait apprendre quelques formules pour pouvoir remercier ses fans en mandarin, mais il était aussi plié de rire en nous entendant baragouiner comme on le pouvait. Roger a le don de s'adapter aux différents aspects du voyage. On n'en est pas tous capables. »

1. Tigre

C'était un pli naturel pour Federer. Son père était originaire de Suisse et sa mère d'Afrique du Sud, où Roger s'était rendu pour la première fois à l'âge de trois mois et où il était retourné à plus d'une reprise dans son enfance. Sampras ne connaît aucune langue en dehors de l'anglais. Federer, lui, parle français, anglais, allemand et suisse allemand, sans oublier quelques mots d'afrikaans transmis par sa mère, et une bonne poignée d'insultes en suédois, grâce à son ancien entraîneur Peter Lundgren.

En tant que Suisse résidant dans la ville frontalière de Bâle, Federer s'est habitué très jeune à passer d'un milieu culturel à l'autre. Mais être exposé à un mode de vie ne garantit pas forcément de s'y conformer. Cela a pourtant été son cas, en partie parce que pour un champion de tennis, une vie de globe-trotteur faisait sens. Et en l'occurrence, en 2012, dans cette voiture en Argentine, il était véritablement grisé à l'idée que l'œuvre qu'il avait créée sur les courts de Wimbledon et Roland-Garros avait touché les foules avec plus de force qu'il n'aurait pu l'imaginer.

« Ils sont tellement passionnés, s'est-il réjoui. J'ai vu plus d'étalage d'émotions ici en Amérique du Sud que n'importe où dans le monde, tu sais. Ils pleurent, ils tremblent, et ils sont tellement, pas impressionnés, mais heureux de me rencontrer, qu'ils ont du mal à y croire. Oui, ça m'était déjà arrivé, mais très rarement. Ici, je me retrouve au milieu d'une vingtaine de personnes qui veulent me prendre dans leurs bras et m'embrasser, fous de joie de pouvoir me toucher. »

Malgré les Argentins qui se pressaient vers la voiture en criant, il ne s'est pas écarté de la vitre. Il s'en est même approché.

Roger Federer

J'ai demandé à Federer s'il connaissait le mot anglais « *jaded* ».

« Un peu, a-t-il répondu, hésitant.

— En français, ça veut dire “blasé”, ai-je expliqué. Tout ça, tu l'as déjà traversé, ça ne te procure plus la même poussée d'adrénaline. C'est un peu comme ça qu'on s' imagine Bjorn Borg quittant l'US Open dans sa voiture pour ne plus jamais revenir. »

À l'époque, Borg avait vingt-cinq ans.

Federer a pris le temps de la réflexion.

« Ça arrive très vite, a-t-il exposé. Tout à coup, on se dit : “Ça y est. Je n'ai plus envie de continuer. J'en ai marre de tout ça.” C'est justement ce que j'essaie d'éviter, en veillant à adopter le bon emploi du temps, à m'amuser et à changer régulièrement mes habitudes. Tu l'as dit toi-même : quand on fait toujours la même chose, trop souvent, tout le temps, on finit par s'ennuyer. Même si on mène une vie extraordinaire. Mais entre les voyages, une bonne séance d'entraînement, des super vacances ou une suite de tournois géniaux où je me donne à fond... À mon sens, c'est un peu dans tout ça que je puise les ressources, l'énergie pour aller de l'avant. Au fond, c'est très simple. »

En voyant Federer garder sa fraîcheur et son ardeur à la trentaine bien sonnée, ce qui allait à l'encontre de la logique et des précédents dans le tennis, j'ai été intrigué de découvrir que sa capacité à demeurer dans l'instant reposait, paradoxalement, sur de la prévoyance. S'il était avenant et détendu malgré les forces qui le tiraillaient, c'était parce qu'il se connaissait suffisamment, lui et son microcosme, pour éviter les embûches à même d'étouffer sa flamme intérieure.

Cela dit, une telle intentionnalité cadre parfaitement avec l'ensemble de sa carrière.

1. Tigre

Avec lui, le tennis a souvent paru incroyablement facile malgré les décennies qui s'enchaînaient : asséner des aces, renvoyer la balle en coup droit et, comme en un tour de magie défiant la gravité, garder la tête hors de l'eau dans un monde légitimement inondé par le cynisme des idoles. Il n'empêche que son parcours, où il est passé d'un ado caractériel aux cheveux peroxydés et au style vestimentaire douteux à un grand athlète élégant et maître de lui-même, n'est pas un coup du destin mais l'aboutissement d'un acte de volonté de longue haleine.

Federer est généralement perçu comme un tennisman-né. Pourtant, c'est un planificateur méticuleux qui a appris à épouser la routine et l'autodiscipline tout en établissant son calendrier bien à l'avance.

« En général, je sais à peu près ce que je vais faire dans l'année et demie qui va venir, et très précisément dans les neuf prochains mois, m'a-t-il expliqué en Argentine. Je peux te dire ce que j'ai de prévu lundi avant Rotterdam, ou samedi avant Indian Wells. Bon, pas à l'heure près, mais j'ai une idée assez précise du déroulement des journées. »

Bien qu'on voie rarement Federer transpirer, beaucoup de travail et d'incertitude sont à l'œuvre en coulisses. Il lui est arrivé plus d'une fois de jouer dans la souffrance sans que personne le remarque. Sans parler des multiples contretemps éprouvants face aux caméras. On pourrait affirmer sans trop se mouiller que les deux plus grands matchs qu'il ait disputés furent la finale de Wimbledon en 2008 contre Rafael Nadal, et celle de Wimbledon en 2019 contre Novak Djokovic. L'une et l'autre se sont soldées par de cuisantes défaites lors de cinquièmes sets tendus qui se sont prolongés au-delà du temps habituel.

Roger Federer

Certes, c'est un grand gagnant, avec plus de cent titres du circuit à son actif et vingt-trois victoires consécutives dans des demi-finales du Grand Chelem, mais aussi un grand perdant.

Cela a sans nul doute contribué à son attrait de monsieur Tout-le-Monde. Ce qui est tout à son honneur, c'est qu'il a su encaisser les coups, publics comme privés, et qu'il a rebondi en mettant l'accent sur l'énergie positive et le long terme.

Il a transcendé le tennis, non pas en s'en servant de tremplin pour atteindre des causes plus élevées ou plus audacieuses, mais en restant largement au sein des limites du jeu. Ce n'est pas rien pour un sport dont les fans sont vieillissants et de moins en moins nombreux en Europe et en Amérique du Nord.

Il s'agit d'une approche à l'ancienne : peu de controverses et d'aperçus de sa vie personnelle, beaucoup de bonhomie et d'esprit sportif.

Rasoir ? Absolument pas. Comment quelqu'un qui parvient à unir dans un monde divisé pourrait-il être ennuyeux ? Voilà longtemps qu'il mène le beau jeu : gracieux comme un danseur de ballet, fendant l'air pour administrer un service ou un coup de fond de court en gardant les yeux rivés sur le point de contact plus longtemps que n'importe quel joueur que j'ai pu observer en plus de trente années durant lesquelles j'ai écrit sur le tennis. Cette capacité à accompagner son coup jusqu'au bout, vraiment jusqu'au bout, peut le faire paraître nonchalant, mais c'est également ce qui le rend fascinant. C'est l'équivalent d'un Michael Jordan planant un peu plus longtemps que les autres alors qu'il bondit vers le panier, ou d'un danseur maintenant la pose pour souligner l'instant.

1. Tigre

« C'est le plus beau joueur que j'aie jamais vu, aussi gracieux qu'un danseur de ballet, m'a un jour confié Billie Jean King. Sa chaîne cinétique est toujours très fluide. C'est de là que vient son élégance. »

Au cours du dernier quart de siècle, le tennis professionnel est passé par un véritable accélérateur de particules : raquettes plus puissantes, cordes en polyester et athlètes plus grands, plus explosifs. Il a fallu adapter son coup de raquette et son jeu de jambes pour gérer cette nouvelle rapidité, mais Federer semble toujours disposer du temps nécessaire pour appliquer une ultime couche de vernis à chacune de ses frappes. Comment peut-il jouer aussi bien, et puis enchaîner aussi sec sur le coup suivant ? C'est qu'il est doté d'une vision, d'une mobilité et d'une agilité qui sont rares, mais aussi qu'il possède des coups relativement denses et la certitude que, là où d'autres doivent planifier, trimer, suer sang et eau, lui peut faire apparaître en un éclair des solutions que ses adversaires n'ont tout simplement pas dans leur caisse à outils. Un vrai couteau suisse, en quelque sorte.

Marc Rosset, le meilleur tennisman suisse avant que Federer ne repousse les limites au maximum, aime parler de la « vitesse de traitement » du tennisman.

Rosset se remémore un exercice où on jetait cinq balles de couleurs différentes en l'air et on demandait aux joueurs de les rattraper dans l'ordre selon la couleur. « Je n'ai jamais réussi à dépasser les quatre, a-t-il avoué. Je trouvais ça super dur. Rog', lui, on lui donnait cinq balles, il les rattrapait toutes. »

Du point de vue de Rosset, « les gens se focalisent beaucoup sur la capacité d'un sportif à se servir de ses mains ou de ses pieds. Mais il existe un talent dont on ne parle pas assez : la réactivité, la capacité du cerveau

Roger Federer

à interpréter ce qu'appréhendent les yeux. Quand on regarde les grands champions, un footballeur comme [Zinedine] Zidane ou [Diego] Maradona, ou Federer, Djokovic ou Nadal au tennis, on a parfois l'impression qu'ils sont dans *Matrix* tellement tout va vite, trop vite pour vous et moi. Le truc, c'est qu'ils pigent à une vitesse telle que c'est comme si leurs cerveaux avaient plus de temps que les autres pour tout assimiler.

Zidane, quand il dribblait, il y avait quatre personnes autour de lui, mais il restait calme. Pour lui, tout était au ralenti. Les grands champions devancent tout le monde d'une fraction de seconde, ce qui leur permet d'être plus détendus. Regardez les grands coups que Federer a pu décocher dans sa carrière. Aucun entraînement ne peut aboutir à ça. »

Quand on observe Federer dans un bon jour, on ne peut qu'être captivé par la fluidité de ses mouvements, tout en éprouvant une légère crispation à l'idée qu'il doit y avoir un tour de passe-passe quelque part, mais où ? L'ivresse est double, accentuée par le fait qu'il n'a que très peu dévié du défi à relever pendant la majeure partie de sa carrière. Sans diatribes ni pitreries, son parcours intérieur rarement reflété par ses yeux enfoncés rivés au court, l'attention est toujours restée centrée sur l'aspect physique de son art.

« Il joue à la balle, mais il joue aussi *avec* la balle », m'a un jour fait remarquer Severin Luthi, son ami et entraîneur de longue date.

Il s'agit d'une qualité qui plaît aux initiés comme aux novices. « Plus que n'importe qui, Federer, c'est sans doute celui qui continue d'éberluer les autres joueurs, m'a affirmé Brad Stine, entraîneur qui a travaillé avec Kevin Anderson et Jim Courier, numéro 1 mondial. En le regardant, ils se disent en toute franchise :

1. Tigre

“Comment il arrive à faire ça ? Enfin, pour de vrai, comment on place un coup pareil ?” »

John McEnroe aussi était un artiste de la raquette, mais un artiste tourmenté. Si McEnroe était Jackson Pollock, projetant de la peinture dans le but d’exprimer une lutte interne, Federer, lui, serait plus proche d’un Pierre Paul Rubens : prolifique, posé, endurant, et parfaitement accessible au grand public tout en restant capable de procurer des frissons aux experts avec son coup de pinceau et son art de la composition.

C’est une sacrée école de performance artistique, mais qui laisse aussi l’espace nécessaire sur la toile pour permettre à d’autres de trouver leur propre sens à son œuvre. Federer préférerait ne pas trop réfléchir à la recette – « c’est assez simple en un sens », affirme-t-il –, mais il accepte que d’autres se penchent dessus. Comme un romancier dont les ouvrages sont décortiqués à n’en plus finir lors d’un séminaire universitaire.

Je me souviens d’en avoir discuté avec lui en 2018, dans le désert californien, avant de monter à bord d’un jet privé (mon premier et, sûrement, dernier voyage en jet privé). La veille, il avait disputé la finale du BNP Paribas Open contre Del Potro, où il avait perdu trois balles de match avant de s’incliner dans le tie-break du troisième set : sa première défaite de la saison. Ça s’était joué dans un mouchoir de poche. Les marges avaient été très restreintes, même pour lui.

« La stratégie ? On parle toujours de ça, a décrété Federer. Mais dans ce contexte-là, la plupart du temps, il s’agit surtout d’instinct. Tout se passe tellement vite qu’il faut presque frapper sans réfléchir. Et puis, bien sûr, il y a aussi une part de chance. »

Il est vrai que le hasard a bien joué en sa faveur. Il ne serait sans doute pas devenu champion, du moins

Roger Federer

champion de tennis, si un tennisman professionnel australien du nom de Peter Carter n'avait pas accepté un poste d'entraîneur, je vous le donne en mille, dans un petit club à Bâle, en Suisse. Federer se serait sûrement découragé s'il n'avait pas rencontré un préparateur physique aussi cérébral, sensible et doué que Pierre Paganini, ou croisé le chemin de Mirka Vavrinec, une joueuse suisse plus âgée qui finirait par devenir sa femme, son agente de presse à mi-temps et sa coordinatrice en chef. Jamais il n'aurait pu poursuivre si longtemps et avec autant de conviction sans l'ambition et le soutien inconditionnel de Mirka.

« L'envie qu'elle a de réussir est aussi forte que celle de Federer, peut-être même plus encore », m'a soutenu Paul Dorochenko, le préparateur physique français qui a travaillé avec Vavrinec et Federer dans leurs premières années en Suisse.

Mais dans la vie, et encore plus dans le tennis professionnel, ce qui compte, c'est surtout ce qu'on fait de ses chances, des occasions qui s'offrent à nous. Loin de les laisser filer, Federer les a mises à profit.

Ce dernier n'est pas aussi flegmatique que les médias voudraient le laisser croire. Certes intelligent et intuitif, il n'est pas adepte pour autant du bon mot à la James Bond. Après tout, il a quitté l'école à l'âge de seize ans et n'était pas un élève particulièrement attentif. Mais il a abordé sa vie adulte et le circuit du tennis avec beaucoup plus de rigueur.

« Je considère que c'est l'école de la vie », m'a-t-il confié en Argentine.

Même s'il était indéniablement doué, un des aspects qui l'a différencié des autres talents de sa génération est son amour inconditionnel pour le tennis, doublé d'une grande exigence vis-à-vis de lui-même. Pour lui,

1. Tigre

conserver le même niveau de tennis équivalait à perdre du terrain, conviction qui a fini par déteindre sur ses plus jeunes adversaires.

« Il me semble qu'à ce niveau, la condition requise pour réussir est le désir constant de se maîtriser, de s'améliorer et d'évoluer sur tous les fronts, Djokovic m'a-t-il affirmé récemment. Je sais que Roger en a beaucoup parlé, et la plupart des grands sportifs tomberaient sûrement d'accord. La stagnation est une régression. »

Federer a compris, ou a fini par comprendre, ses faiblesses, et il les a affrontées en apprenant à dompter sa colère, sa force mentale, sa concentration, son endurance, ses problèmes chroniques de dos, et son revers à une main. Il a changé de stratégie, s'est mis à attaquer depuis la ligne de fond de court plutôt qu'au filet. Il a opté pour une raquette au tamis élargi pour augmenter ses chances de réussite lors d'échanges prolongés, et a changé d'entraîneur régulièrement – mais pas de manière impulsive – pour voir les choses sous un autre angle, allant même parfois jusqu'à se passer de coach. Tout au long de sa vie, il s'est entouré de gens pouvant lui tenir lieu de mentors, voire de modèles pour la suite : de Sampras à Tiger Woods (avant sa chute) jusqu'à, plus récemment, Bill Gates, dont Federer espère pouvoir imiter l'approche philanthropique.

Ses talents de tennisman ont certes constitué l'ingrédient principal de sa réussite, mais son sens du contact fait également partie de la recette. Les stars du tennis ont beau avoir l'habitude des échanges, il leur arrive rarement de se mettre à la place des autres. Federer, lui, est du genre empathique. Il canalise constamment les émotions et l'énergie à l'œuvre dans un stade, dans la rue, dans une pièce ou sur la banquette arrière d'un taxi.

Roger Federer

« Il a une vraie intelligence sociale, et je pense que c'est ce qui explique en grande partie sa popularité, a considéré Andy Roddick, la star américaine qui est devenue son ami. C'est un caméléon. Il s'adapte à toutes les ambiances, et il le fait en toute sincérité. Il n'essaie pas de se fondre dans le moule de manière calculée. »

*
* *

À peu près à mi-chemin entre Tigre et la banlieue de Buenos Aires, une voiture est parvenue à esquiver l'escorte et à se mettre brièvement à la hauteur de notre véhicule. Un jeune homme, grisé par la poursuite et, peut-être, quelques substances, a passé le torse par la vitre baissée et a agité à l'intention de Federer une casquette marquée « RF ».

« Bon, au moins tu sais que ta marque circule », ai-je blagué.

Avec un petit rire, le tennisman a salué son fan par la vitre. « J'espère qu'il ne va pas perdre la casquette, s'est-il inquiété. Bye bye. Bye bye. »

L'extrême sensibilité de Federer explique en partie les larmes qu'il a pu verser après des matchs, certes moins fréquentes à présent mais toujours inséparables de son personnage. Elles marquent sa joie ou sa déception, mais aussi son lâcher-prise après tout ce qu'il a absorbé sur le court.

Il ne s'agit pas uniquement de ce qu'il a investi émotionnellement dans un match ou un tournoi, mais de ce que tout le monde a pu y investir.

« Alors, ça finit par paraître normal au bout d'un moment ? ai-je demandé alors que la voiture transportant le fan à la casquette RF accélérât jusqu'à disparaître.

1. Tigre

— Ça ? Non. Non. Non, a-t-il répondu d'une voix plus aiguë. Ça reste incroyable. C'est chouette de voir des gens heureux en général, pas vrai ? Ici c'est un tout autre monde, c'est pour ça que j'adore jouer des matchs d'exhibition. Parce que c'est différent. On se rend enfin dans un pays qu'on n'a encore jamais visité, on fait des trucs qu'on n'a pas le temps de faire en temps normal. On ne s'inquiète pas trop pour son jeu, même s'il faut tout de même garder un certain niveau. Mais le but c'est, comment dire, de veiller à toucher le cœur de beaucoup de gens, de les rendre heureux et de faire en sorte que ce n'est pas eux qui voyagent pour venir te voir, mais toi qui voyages pour venir les voir. »

Aux conférences de presse, Federer répond aux questions à la fois en détail et avec une certaine retenue. Il est rare qu'il dévie du sujet ou qu'il divulgue des informations personnelles, mais il respecte la question et la personne qui l'interroge. Contrairement à certains de ses prédécesseurs (cf. Jimmy Connors) et de ses pairs (cf. Lleyton Hewitt et, sur le tard malheureusement, Venus Williams). Dans l'intimité, avec son exubérance et sa cordialité naturelles, Federer se laisse souvent aller à des divagations enthousiastes accompagnées de gesticulations. Des pensées exprimées en anglais, la première langue qu'il a apprise mais pas toujours sa meilleure, peuvent l'entraîner dans des directions inattendues, où il se voit contraint de faire marche arrière et de prendre quelques détours pour atteindre sa destination.

Hors caméra, il est moins maîtrisé, même un peu foufou parfois, mais il garde ses gags pour ses amis et collègues. Pas pour les journalistes qui l'accompagnent sur la banquette arrière.

J'ai partagé avec lui plus d'une banquette au fil des ans, et ce livre va se pencher sur la carrière de Federer

Roger Federer

en partie à travers le prisme de ces expériences. Ne vous attendez pas à une encyclopédie. Trop de scores et de comptes rendus alourdiraient n'importe quelle histoire du tennis. Avec ses plus de mille sept cents matchs sur le circuit, la plupart suivis de conférences de presse, il a déjà fourni trop de matière aux biographes. Non, cet ouvrage vise plutôt à être épisodique et interprétatif, tout en évoluant avec soin autour des lieux, gens, et duels qui ont importé ou symbolisé le plus pour lui.

Cette planète est somme toute petite, et il l'a arpentée en long et en large : en courant après des trophées, en cherchant à décrocher le gros lot, en poursuivant la nouveauté, l'épanouissement et, de plus en plus, la communion.

L'Argentine s'est avérée une halte plus significative que prévu dans son périple. Pendant que nous nous approchions de son hôtel en banlieue de Buenos Aires, Federer, alors détenteur d'un record de dix-sept titres du Grand Chelem en simple, m'expliquait à quel point il voulait encore s'améliorer.

« Je vais prendre des vacances après ça, me reposer et faire une coupure, parce que ces dernières années ont été très intenses, m'a-t-il confié. J'ai l'impression que si je continue à ce rythme, je risque de perdre tout intérêt, comme tu l'as dit tout à l'heure. De devenir "*jaded*". »

Il a éclaté de rire.

« "*Jaded*". C'est le dernier mot en date dans mon vocabulaire, et c'est la dernière chose dont j'ai envie, a-t-il certifié. Avec un peu de chance, l'année prochaine sera un tremplin pour de nombreuses autres années. Voilà l'occasion que j'aimerais saisir. »

Chapitre 2

BÂLE, SUISSE

Le tennis, à bien des égards, m'a sauvé. Pendant mon enfance, mon père, comme son père avant lui, a gravi un à un les échelons pour devenir amiral dans l'US Navy. On a enchaîné plus de dix déménagements avant que j'aille à la fac. De la Virginie à Hawaï en passant par la Californie, le tennis a toujours constitué un de mes passeports vers l'intégration dans un nouveau quartier, une nouvelle école, une nouvelle équipe. Je n'ai jamais cessé d'apprécier ce sport, et j'écris dessus d'un œil critique, mais aussi avec grand plaisir, depuis les années 1980. J'ai rédigé des articles sur toutes sortes de sports en trente-cinq ans, mais le tennis a retenu mon attention comme aucun autre. En partie parce que j'ai joué, galéré et suffoqué suffisamment pour savoir combien il peut être difficile d'asséner les coups qui, chez des virtuoses comme Federer, semblent presque routiniers malgré la pression.

Après mes études au Williams College, où j'avais intégré l'équipe de tennis, j'ai enseigné ce sport l'été à East Hampton, New York, dans un modeste club fréquenté par une clientèle huppée. Deux de mes élèves étaient Jann Wenner, fondateur du magazine *Rolling Stone*, et la créatrice de mode Gloria Sachs. Mon but

était de dispenser suffisamment de cours pour financer un tour du monde à petit budget avec mon copain de fac, et j'y suis parvenu grâce à Jann, Gloria et d'autres. J'étais tellement dingue de tennis que j'ai attaché ma raquette Yonex à mon sac à dos et que je l'ai emportée partout, ce qui a pris un tour plus qu'incongru dans des coins comme la Birmanie et la Chine rurale, où il n'y avait pas un court en vue. Il n'empêche que cette raquette m'a fait l'effet d'un doudou qui m'a aidé à affronter l'inconnu. Comme dans mon enfance.

Pour moi, regarder un match de tennis reste un acte plus physique que passif : mon corps se tend, ma main droite agrippe un manche imaginaire. Le premier tournoi que j'ai suivi en tant que journaliste n'avait rien à voir avec Wimbledon. C'était en 1987, et il s'agissait des championnats nationaux de la Fédération de tennis des États-Unis pour les garçons âgés de douze ans et moins, essentiellement un tournoi pour élèves du primaire doués en tennis, dans la ville de San Diego où je résidais à l'époque.

J'effectuais un stage d'été dans le journal du coin, en cette lointaine époque où les gens s'informaient encore essentiellement par la presse écrite. Tout ce dont je me souviens de ce championnat est que Vincent Spadea, le père du futur pro du top 20 Vince Spadea, a chanté des arias dans les tribunes entre les matchs de son jeune fils ; et qu'Alexandra Stevenson y était avec sa mère, Samantha, spectatrice de six ans faisant la roue sur l'herbe. C'était bien avant qu'elle atteigne la demi-finale de Wimbledon en 1999, et que quiconque à l'extérieur de son cercle intime ne sache qu'elle était aussi la fille de la star de la NBA Julius Erving.

Ce qui nous reste en mémoire et ce qui nous échappe peut paraître aléatoire. Mais je suis sûr d'une chose : il

2. Bâle

ne m'est arrivé qu'à deux occasions de voir jouer un jeune tennisman en sachant, au plus profond de moi, que j'étais en présence d'un futur numéro 1.

La première fut en 1998, à Roland-Garros, quand Marat Safin, alors âgé de dix-huit ans, a contrarié Andre Agassi et le champion en titre Gustavo Kuerten lors de ses deux premiers matchs du Grand Chelem. Avec son incroyable carrure d'athlète, le Russe Safin était aussi caractériel que télégénique. Une sorte de Tatar slave avec un côté cool, sexy, et un revers à deux mains explosif, souvent sauté, qui ne ressemblait à aucun de ceux que j'avais pu voir.

La deuxième fut lors de mon premier séjour à Bâle. Je m'y suis rendu en février 2001 pour suivre les débuts de Patrick McEnroe en tant que capitaine de l'équipe américaine de Coupe Davis, ainsi que les premiers pas d'Andy Roddick, dix-huit ans. Mais je me suis retrouvé à noircir des pages sur un adolescent suisse.

J'avais déjà vu Federer disputer (et perdre) son premier match du Grand Chelem à Roland-Garros en 1999 contre Patrick Rafter, ainsi que l'année suivante aux Jeux olympiques d'été de Sydney où il avait fini quatrième, la plus amère des places aux JO. À présent âgé de dix-neuf ans, il faisait généralement figure de talent prometteur. Seulement, avant ces trois jours dans sa ville natale, je n'avais pas saisi à quel point.

La Coupe Davis, la principale compétition de tennis par équipes, était alors plus prestigieuse qu'aujourd'hui. Il s'agissait d'une véritable mise à l'épreuve générant une forme de pression différente, souvent plus intense que dans le circuit habituel, tout en testant les limites de l'endurance des joueurs avec des matchs au meilleur des cinq sets.

Roger Federer

Federer, qui n'avait pas encore atteint le top 20, avait déjà connu quelques frissons et défaites cuisantes dans cette compétition, à laquelle il avait participé pour la première fois à dix-sept ans. Mais lors de ce long week-end bâlois, il a hissé toute l'équipe suisse sur ses épaules pour la mener à la victoire face aux Américains au premier tour, brillant à la fois en simple et en double avec son partenaire Lorenzo Manta.

Le premier jour, Federer a surclassé le vétéran Todd Martin, pourtant double finaliste du Grand Chelem. Certes, le match s'est disputé sur une surface intérieure synthétique, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'imaginer du gazon sous les pieds agiles du jeune joueur alors qu'il enchaînait revers slicés et boulets de canon en coup droit, qu'il fonçait depuis la ligne de fond de court jusqu'au filet et assénait des volées et des smashes gagnants. Il dégageait une réelle fluidité qui rappelait à la fois Sampras et Edberg, dans leur capacité à couvrir de grandes distances à toute vitesse sans le moindre effort apparent. Il était capable de contourner son revers pour infliger un coup droit foudroyant avec une rapidité et une aisance que je n'avais encore jamais vues ailleurs. Son service était solide et manifestement quasi illisible, vu la difficulté avec laquelle Martin, pourtant un excellent retourneur doté d'une grande envergure du haut de ses deux mètres, avait à l'atteindre.

« Ce type va gagner Wimbledon, plusieurs fois », ai-je décrété à mes voisins dans la tribune de presse, en cette lointaine époque où les journalistes sportifs s'échangeaient encore des blagues au lieu de tweeter frénétiquement.

Ce genre de remarque ne me ressemblait pas. De nature, je suis plutôt observateur que devin, et cette prédiction-là aurait pu paraître un peu capillotractée.

2. Bâle

Après tout, Pete Sampras avait encore la vingtaine et restait une force irrésistible au All England Club. Pat Rafter, l'Australien abonné aux montées vers le filet, était à son apogée et excellait sur gazon. Mais il faut dire qu'à force de regarder du tennis d'élite, on finit par discerner les schémas et talents requis pour triompher, et on arrive à transposer dans son imagination le jeu d'un jeune tennisman débutant à des occasions plus prestigieuses. Très franchement, le style agressif de Federer, ses outils déployés sur l'ensemble du court, sa puissance trompeuse et son jeu de jambes somptueux se transposaient à merveille.

Son jeu, qui foisonnait d'options stratégiques, avait mûri. Super nouvelle pour les Suisses, pas de chance pour les Américains.

« On s'est retrouvés face à un type qui dominait, McEnroe nous a-t-il confié après la défaite 3-2. Federer est un très bon joueur, et il s'est plus ou moins révélé cette semaine. On n'a simplement pas réussi à prendre le dessus. En tout cas, il en a sous le pied. Son tennis est certainement au niveau du top 10, si ce n'est plus. »

Federer venait de remporter son premier titre de l'ATP la semaine d'avant à Milan sur une surface indoor similaire. Un grand tournant pour un jeune joueur. Toutefois, sortir victorieux à Bâle pour son propre pays était une percée émotionnelle de plus grande ampleur.

Par la suite, il remporterait dix titres en simple au tournoi de Bâle dans cette même salle. Mais en 2001, il ne savait pas encore trop de quoi il était capable, et hésitait à endosser la charge de meneur de son équipe, surtout qu'il n'était pas en très bons termes avec son capitaine, Jakob Hlasek. Ancienne star suisse, ce dernier s'était attribué ce rôle de force l'année précédente en

Roger Federer

éjectant un homme que Federer et ses camarades appréciaient : Claudio Mezzadri.

« Ce match contre les USA a été décisif dans ma carrière, Federer m'a-t-il confié bien plus tard. Il m'a donné la foi. »

Il s'agissait effectivement d'un signe précurseur. Il y a eu des larmes « federiennes » lors de la victoire, et des conférences de presse « federiennes » en trois langues. Il portait les cheveux longs, son teint était encore celui d'un adolescent, et son visage, avec ses traits forts et son nez proéminent, plutôt celui d'un boxeur. En arrivant pour une interview, il évoluait avec la grâce cadencée d'une panthère mais semblait mal à l'aise, comme s'il peinait à se faire aux regards fixés sur lui.

L'équipe américaine comprenait aussi deux futures stars, Roddick et James Blake, qui souffriraient souvent des mains agiles de Federer dans les années à venir.

Roddick, avec son esprit vif et ses coups surpuissants, a fait ses débuts à la Coupe Davis dans ce qu'on appelle en anglais un « *dead rubber* », un match sans enjeu, où il a battu George Bastl en finale en simple le dimanche après que Federer avait déjà assuré la victoire de l'équipe suisse contre Jan-Michael Gambill.

Roddick et Federer ont entamé leur première conversation bien plus tard dans la soirée, quand les deux équipes se sont croisées dans un bar à Bâle.

« On était curieux de savoir comment un tel joueur allait gérer la Coupe Davis dans sa ville natale, et je l'ai vu démonter notre équipe tout entière, Roddick m'a-t-il raconté récemment. Je crois qu'on n'en était plus à se demander : "Est-ce que ce type sera très fort ?" C'était une évidence. La question était : "Sera-t-il Roger ou, et je ne le dis pas de manière irrespectueuse, plutôt un Richard Gasquet, qui est vraiment très, très fort ?" »

2. Bâle

À mon avis, si quelqu'un vous dit qu'il voit déjà la différence à ce stade, il ment. Parce qu'elle est probablement intérieure. Je crois qu'on était tous persuadés que Roger finirait dans le top 10, le top 5. Mais il y a une grande différence entre ça et quelqu'un qui est numéro 1, qui gagne un Grand Chelem, et qui donne d'excellents résultats pendant dix ans. À l'époque, on ne pouvait pas imaginer les vingt années à venir. »

Blake, qui avait quitté Harvard après sa deuxième année pour jouer à plein temps sur le circuit, était un sparring-partner à Bâle. Il avait donc côtoyé Michel Kratochvil, le sparring-partner de l'équipe suisse.

« On était tellement fiers d'Andy, Blake m'a-t-il relaté. On se disait : "Ce gosse est super fort, attendez voir, il va tout défoncer, il va rester hyper longtemps dans notre équipe." Et puis j'ai discuté avec Kratochvil, qui m'a rétorqué : "Hm, venez voir un peu le nôtre. Lui aussi est à part." »

Blake l'a bien regardé, Federer. Il a tout de suite compris qu'une fois qu'il prenait le contrôle d'un point, il était extrêmement difficile de renvoyer la balle sur son revers, son côté le moins dangereux. Il était rapide comme l'éclair.

« Il bougeait tellement bien que s'il réussissait à placer un coup droit, il devenait impossible de pilonner son revers, m'a expliqué Blake. À ce moment-là, il contrôlait complètement le point. C'était incroyable. »

Et puis, il s'est rendu compte d'une deuxième chose.

« On aurait dit qu'il ne transpirait jamais. Que son cœur battait à trente à l'heure. Que rien ne l'affectait. Comme s'il n'allait pas prendre la moindre mauvaise décision, même s'il y avait une balle de break et qu'il était stressé à cause de la foule ou un truc dans le genre. »

Roger Federer

Blake ignorait à quel point Federer avait évolué depuis les crises de jet de raquette et d'autoflagellation de sa jeunesse.

« Il avait l'air prêt à tout, capable de gérer n'importe quelle situation, m'a-t-il certifié. Et puis, après le match, on l'a vu fondre en larmes, et on a compris à quel point remporter la Coupe Davis dans sa ville natale lui importait. C'était très cool. »

Les Américains n'ont pas tardé à rentrer chez eux, et j'ai rédigé ma chronique pour l'*International Herald Tribune*. Je n'ai pas eu le cran de le couronner déjà multiple champion de Wimbledon par écrit.

Federer est un joueur à part. Accompli et d'un calme précoce, naturellement capable d'élever son niveau sous pression et d'évoluer avec fluidité.

Son service est puissant. Il peut assurer une défense d'urgence et infliger un lob gagnant. Il peut jouer un *chip and charge* d'école et contrer une volée gagnante assénée d'un poignet ferme. Il peut dicter les échanges avec son coup droit et frapper son revers à toute allure, ou expédier un slice vicieux face auquel ses adversaires les moins agiles doivent s'élancer en soufflant après la balle qui file à travers le court.

Malgré tout, il reste impossible de savoir s'il puisera dans ses multiples talents pour accumuler les victoires. L'argent, l'adulation et les blessures peuvent modérer les appétits les plus voraces et les frappes les plus affûtées, mais après ces deux dernières semaines il n'y a aucun doute que les Suisses se sont trouvé un nouveau champion potentiel. Et, contrairement à Martina Hingis, Federer, lui, passe plus de temps en Suisse qu'en Floride.

Le tennis de Federer s'est effectivement créé en Suisse. Il est né à l'hôpital universitaire de Bâle le 8 août 1981,

2. Bâle

petit dernier des deux enfants de Lynette et Robert Federer, deux sportifs enthousiastes de taille modeste s'étant mis au tennis relativement sur le tard.

Roger a appris le jeu à Bâle et, par la suite, l'a affiné dans d'autres villes suisses. Mais, dans ce pays caractérisé par sa diversité et ses quatre langues officielles, il était aussi très exposé à toutes sortes d'influences étrangères.

Lynette était originaire d'Afrique du Sud et avait rencontré Robert à l'âge de dix-huit ans, près de Johannesburg, alors que tous deux travaillaient pour l'entreprise pharmaceutique suisse Ciba-Geigy. La première langue de Lynette avait beau être l'afrikaans, elle avait fréquenté une école anglophone sur l'insistance de son père. Une fois qu'elle et Robert se sont installés en Suisse et ont fondé une famille, elle a commencé par parler anglais à Roger et à sa sœur aînée, Diana.

« C'est ce que j'ai fait dans les premières années, Lynette Federer m'a-t-elle relaté lors d'un entretien au début de la carrière de son fils. Après, je suis passée au suisse allemand. Comme je vivais en Suisse depuis pas mal de temps, je l'ai appris assez vite. Il nous arrive encore souvent de parler anglais avec Roger. On passe d'une langue à l'autre, selon le sujet abordé. »

Lynette et Robert ont nommé leur fils « Roger » parce que l'euphonie avec « Federer » leur plaisait (il n'a pas de deuxième prénom). Et puis, c'est facile à prononcer en anglais, même si leur fils a passé une bonne partie des premières années à expliquer aux gens que ça se prononçait bien « Rodgeur », pas « Rogé », à la française.

Le premier entraîneur significatif de Federer fut Adolf Kacovsky, un Tchèque ayant immigré en Suisse,

Roger Federer

et son coach le plus influent dans les premières années, Peter Carter, était australien. Au fil des ans, il suivrait aussi l'entraînement de Suédois, d'Américains, ainsi que d'un Croate cosmopolite et ancien réfugié de guerre, Ivan Ljubicic.

Mais malgré l'aspect international de ses goûts et de ses attraits, Federer continue de se considérer comme un produit de la Fédération suisse de tennis. Ce qui n'est pas le cas des autres joueurs helvètes les plus récents, qu'il s'agisse de Hingis, qui l'a précédé au sommet en devenant numéro 1 en simple et en double dames, ou de Stan Wawrinka, qui l'a suivi et est devenu le deuxième meilleur tennisman suisse de l'histoire.

« Roger est le seul à avoir cartonné grâce à la fédération », a déclaré Marc Rosset, champion olympique suisse en simple en 1992.

C'est à Bâle que l'histoire de Federer a commencé, une ville cosmopolite au bord du Rhin, avec l'Allemagne et la France comme voisins de palier.

« J'allais faire du shopping à l'étranger quand Roger était tout petit », s'est remémoré Lynette Federer.

Pour Rosset, la Suisse a eu de la chance. « Cinq kilomètres plus loin et il aurait pu être allemand ou, pire, français, a décrété Rosset, lui-même originaire de Genève, en Suisse romande. Français, vous imaginez ? Quelle horreur. »

Federer était un enfant très actif, « à la limite de l'hyperactif », m'a-t-il précisé lui-même. Il a grandi dans une maison de classe moyenne située dans une rue tranquille d'une banlieue de Bâle appelée Münchenstein, où il s'est avéré bien plus passionné par le sport que par ses études.

« Je n'aimais pas trop l'école, a-t-il avoué. Mes parents ont dû beaucoup me pousser. »

2. Bâle

Il y a une photo de lui où on le voit avec une raquette de ping-pong à la main. Sa tête dépasse à peine du bord de la table. Sa première raquette de tennis était en bois, ce qui en fait sûrement le dernier grand joueur à avoir commencé avec un tel accessoire. Il a débuté à l'âge de trois ans et n'a pas tardé à frapper des balles contre des murs, des portes de garage, des meubles et des placards.

« Boum, boum, boum, relate Robert Federer dans le documentaire de 2008 *Roger Federer : Spirit of a Champion* ("Roger Federer : l'esprit d'un champion"). Il jouait pendant des heures contre les murs. »

« Boum », voilà un effet sonore particulièrement adapté à cette période. Dans les années 1980, c'était la folie du tennis en Allemagne. Boris « Boum-Boum » Becker a remporté Wimbledon en 1985 à dix-sept ans, et Steffi Graf a complété le premier Golden Slam en 1988 en raflant les quatre titres du Grand Chelem ainsi que les Jeux olympiques.

De l'autre côté de la frontière, dans le Bâle germanophone, le jeune Federer et ses amis prenaient des notes. Becker fut sa première idole du tennis.

Federer a commencé par jouer sur les courts en terre battue du club de ses parents, qui appartenait à leur employeur, Ciba, et qui était situé dans la banlieue d'Allschwil. Le tennis n'était alors pour lui qu'une activité parmi d'autres. Il jouait aussi au badminton, au squash, au basket-ball et au football.

« Je n'aime pas trop courir, nager ou faire du vélo, a-t-il un jour déclaré. Il faut qu'il y ait une balle ou un ballon quelque part. »

Enfin, ce n'était pas tout à fait exact. Federer était aussi attiré par le ski alpin – après tout, il est suisse –, mais a dû écourter pour réduire les risques de blessures

(on y reviendra plus tard). Il aimait aussi faire de la randonnée en famille.

Son choix d'une carrière sportive a fini par se porter sur un sport d'équipe avec un ballon rond et un sport individuel avec une balle. Et puis, à l'âge de douze ans, il a opté pour le tennis plutôt que le football. La décision est venue assez tardivement si on compare à certains prodiges du tennis. Agassi, Sampras, les sœurs Williams et Maria Sharapova étaient tous plongés dedans bien avant cet âge. Cela dit, si on considère certains des grands rivaux de Federer, ce n'était pas si tardif. Nadal, qui a grandi sur l'île espagnole de Majorque, a lui aussi opté pour le tennis au lieu du football à douze ans. Wawrinka, qu'on considère avoir trouvé sa voie sur le tard, s'y est mis à peine une semaine avant de souffler ses onze bougies.

Ces dernières années ont connu une levée de boucliers compréhensible par rapport à une professionnalisation trop précoce pouvant entraîner burn-out et blessures de surmenage. Federer est devenu l'une des effigies du mouvement incitant les enfants à explorer toutes sortes de sports pour leurs bénéfices sur le long terme. Sa longévité, son endurance et son enthousiasme persistant sont rassurants, à juste titre. On pourrait dire la même chose de Nadal, même s'il a dû gérer un plus grand nombre de blessures. Mais en réalité, quand il s'agit de produire de grands champions, l'approche extrême comme la plus équilibrée peuvent se révéler efficaces.

Après tout, les sœurs Williams ont tenu au-delà de toute attente malgré le grand plan de carrière que leur réservait leur père, Richard, qui consistait à aller directement du berceau au championnat. Tout en leur laissant

2. Bâle

quand même, il convient de le noter, le temps d'explorer d'autres centres d'intérêt en dehors du tennis.

Agassi, qui avait une balle de tennis suspendue au-dessus de son berceau pour lui permettre de développer une bonne coordination œil-main dès le plus jeune âge, a également joué et excellé jusqu'à la trentaine bien sonnée (malgré des maux de dos chroniques), et a fait partie de ceux qui ont démontré à Federer qu'une longue carrière épanouissante au sommet était possible.

En tant que père de trois enfants et entraîneur de jeunes footballeuses, je sais quelle approche me paraît la plus saine. Malgré tout, on ne peut nier le fait qu'un jeune focalisé sur sa réussite – ou dont les parents le sont – dispose d'atouts solides pour devenir un champion du Grand Chelem. Seulement, la professionnalisation précoce semble plus proche du travail d'enfants que du jeu. Il y a de quoi tressaillir en songeant au taux de perte. À tous ces jeunes talents qui étaient voués à réussir dans le tennis en se calquant sur les modèles d'Agassi ou des Williams et qui en ont perdu l'envie, s'ils l'ont eue un jour.

Federer, à qui ses parents ont généralement laissé trouver sa propre voie, a cité trois raisons pour lesquelles il avait choisi le tennis plutôt que le football.

« J'étais plus doué avec mes mains qu'avec mes pieds », m'a-t-il avoué.

Et puis il devinait en lui une aspiration que nombre d'autres grands sportifs ayant choisi le tennis ont également ressentie : un désir de contrôle, de pouvoir. « Je voulais que la victoire ou la défaite soit entre mes propres mains, sans avoir à dépendre d'autres. »

Pourtant, pour moi qui l'ai observé pendant des années, il était évident qu'il ne dégageait pas cet individualisme si propre aux tennismen. Il est sociable et

Roger Federer

extraverti, et les lieux bondés lui insufflent de l'énergie plutôt que de lui en prendre. Il a souvent exprimé de l'intérêt pour le bien collectif, donnant généreusement de son temps au Conseil des joueurs de l'ATP et fondant une organisation caritative focalisée sur l'éducation des jeunes enfants. Quand Federer et son agent, Tony Godsick, ont décidé de tirer parti du capital politique considérable du tennisman pour créer une nouvelle compétition de tennis en 2017, ils ont lancé un tournoi par équipes, la Laver Cup, conçue pour honorer les grands sous-estimés du tennis d'avant.

Si on imagine difficilement une star du tennis comme Jimmy Connors s'épanouir dans le cadre d'un sport d'équipe, cela ne paraîtrait pas impossible pour Federer. Mais il y avait aussi une part de lui qui cherchait une maîtrise totale, un côté perfectionniste qui lui a fait comprendre qu'il aurait eu du mal à tolérer les défauts des autres alors qu'il peinait déjà à accepter les siens.

Malgré tout, si son entraîneur de foot au club local de Concordia Bâle avait eu une autre mentalité, il aurait peut-être attendu encore plus longtemps avant de prendre sa décision.

Federer était un attaquant rapide et doué, mais il jonglait entre ses entraînements de football et de tennis. D'après lui, son coach de foot lui a dit qu'il serait injuste envers ses camarades de le faire participer aux matchs le week-end s'il ne pouvait pas s'entraîner en semaine.

Pour Federer, c'étaient les matchs qui importaient, mais il refusait de renoncer au tennis. Il tirerait donc un trait sur le football.

« Aucun regret », a-t-il décrété des années plus tard. On le comprend aisément.

2. Bâle

À l'âge de huit ans, il s'était mis à jouer au Tennis Club Old Boys, un club important quoique modestement équipé dans un quartier cosu de la ville où l'on pouvait se rendre à vélo depuis chez les Federer. Lynette jouait déjà au Old Boys dans l'équipe féminine et avait décidé d'y inscrire ses enfants en raison de la qualité du programme junior, mené par Madeleine Barlocher, une Suisse qui avait eu le niveau suffisant pour prendre part au tournoi filles de Wimbledon en 1959.

Près de 130 jeunes faisaient partie du programme.

« Il était manifestement doué, mais j'avais un bon groupe avec pas mal de jeunes garçons qui l'étaient aussi, alors je n'aurais jamais deviné qu'il deviendrait ce qu'il est devenu, m'a avoué Barlocher. Cela dit, même à l'âge de huit ans, Roger blaguait avec ses copains qu'il serait un jour numéro 1. »

Federer a commencé par prendre des cours collectifs avant de poursuivre en privé avec Adolf Kacovsky, un entraîneur chevronné surnommé « Seppli », qui n'a pas tardé à comprendre que ce gamin était extraordinaire.

« Un jour, Seppli est venu me dire qu'il n'avait jamais croisé de jeune capable de mettre ses conseils en pratique aussi vite, s'est rappelé Barlocher. Certains élèves font de leur mieux et il leur faut peut-être une ou deux semaines pour y arriver. Roger, lui, c'était instantané. »

Cette remarque, plus d'un entraîneur se la ferait au fil des décennies. « Roger est très fort pour imiter, c'est même un génie en la matière », a affirmé Sven Groeneveld, le Néerlandais qui allait travailler avec lui au Centre de tennis national suisse.

Mais Federer lui-même a parfois dû apprendre des choses à la dure. Lors d'un de ses premiers matchs en junior à l'âge de dix ans, il a été battu 6-0, 6-0 par Reto Schmidli, un Suisse de trois ans son aîné et donc

Roger Federer

beaucoup plus puissant que lui. Si Schmidli n'a jamais brillé sur le circuit pro, il continue malgré tout de répondre à des interviews au sujet de ce match et de son score improbable près de trente ans plus tard.

Mais les résultats en junior de Federer se sont rapidement améliorés lorsqu'il s'est mis à travailler étroitement au Old Boys avec Peter Carter, un jeune Australien à la coupe au bol doté d'une grande conscience professionnelle et d'une vraie égalité d'humeur qui évoluait encore sur le circuit secondaire parallèlement à son travail d'entraîneur.

« Ils se sont très bien entendus dès le début », m'a relaté Barlocher.

Et puis, le fait que Federer parlait déjà anglais était sûrement un atout. Le suisse allemand de Carter était encore à parfaire, même s'il a fini par épouser une Bâloise.

« Peter était très sympa, et il a donné à Roger un sacré coup de boost, a déclaré Barlocher. Avec lui, Roger avait l'impression d'être à part. Il l'a non seulement aidé avec sa technique, mais il lui a aussi donné des conseils pour mener ses matchs. »

Carter avait un tennis offensif assez classique qui comprenait des volées acrobatiques, un jeu de jambes fluide et un revers à une main.

Si ça vous paraît familier, vous avez raison.

« Le jeu de Federer ressemble beaucoup à celui de Peter, a décrit Darren Cahill, entraîneur et consultant pour ESPN qui était aussi un des plus proches amis de Carter. Mais Roger avait cette puissance explosive et cette capacité à imprimer un maximum d'effet à une balle, et puis il savait mieux se déplacer sur le court. Peter, lui, était très fort en tout. Ses déplacements étaient bons, mais pas excellents. Il était bon des deux

2. Bâle

côtés, mais pas excellent des deux côtés. Il avait un très beau service, mais pas assez solide pour s'assurer facilement deux ou trois points gratuits à chaque jeu. »

David Macpherson, un Australien de Tasmanie, évoluait sur le circuit secondaire en même temps que Carter. Par la suite, Macpherson a entraîné les frères Bryan et John Isner. « J'étais bluffé de voir à quel point les frappes de Roger ressemblaient à celles de Peter, m'a-t-il confié. Roger ne s'en rend sans doute pas vraiment compte. À l'époque, le coup droit de Peter était le même que celui de Roger ; il regardait encore le point de contact alors que la balle avait déjà quitté le cordage. J'ai gardé un beau souvenir de cette frappe particulière de Peter, c'était unique en son genre. Et puis, voilà tout à coup que le meilleur joueur au monde fait exactement la même chose, comme un golfeur qui maintient son finish. Ce n'est pas une coïncidence, ça c'est sûr. Le service est assez similaire lui aussi, avec ce côté fluide et détendu. Peter avait un très beau jeu mais, contrairement à Roger, il n'arrivait pas à donner assez d'impulsion à la balle. »

Carter, surnommé « Carts », avait autrefois été l'un des premiers juniors d'Australie. Il avait été entraîné par Peter Smith, qui travaillait aussi avec Cahill et bien d'autres futures stars à Adélaïde. Smith comptait parmi ses élèves Mark Woodforde et John Fitzgerald, deux excellents joueurs en simple qui avaient surtout fait forte impression en double. Fitzgerald a remporté sept titres du Grand Chelem ; Woodforde, douze, dont onze avec son partenaire Todd Woodbridge.

Mais l'élève le plus marquant de Smith était Lleyton Hewitt, un joueur de fond de court rapide et fougueux qui portait sa casquette à l'envers et qui a culminé très tôt. Hewitt est devenu numéro 1 mondial à l'âge de

vingt ans et a raflé les deux seuls titres en simple du Grand Chelem de sa carrière – à l’US Open et à Wimbledon – avant d’avoir soufflé ses vingt-deux bougies.

Carter a grandi à Nuriootpa, une petite ville de campagne dans la région vinicole en plein essor de la vallée de la Barossa qui abrite Penfolds, Peter Lehmann, et d’autres vignobles à portée mondiale. Carter se rendait fréquemment à Adélaïde pour les entraînements et tournois de tennis mais, histoire de couper le long trajet, il lui arrivait parfois de dormir chez Cahill et sa famille. Le père de Cahill, John, était un des principaux entraîneurs de football australien.

« Carts était un joueur de grande classe, mais par ailleurs un type très honnête, simple, pragmatique et travailleur, a décrit Cahill. Évidemment, mon père, qui était entraîneur de foot et qui avait connu quelques réussites, sait cerner les gens au premier coup d’œil. Et il disait toujours : “Mon pote, au final le plus important c’est qui tu te choisis comme amis et avec qui tu traînes, et Peter Carter c’est quelqu’un de bien. Alors, traîne avec lui tant que tu veux.” »

Carter a fini par devenir pensionnaire chez la famille Smith à l’âge de quinze ans. C’était avant que lui et Cahill ne quittent Adélaïde pour la capitale australienne de Canberra afin de vivre à l’Australian Institute of Sport, un centre d’entraînement financé par l’État qui a aidé à produire bien des grands sportifs australiens.

« Carts était un super gosse, m’a assuré Smith. Il y a pas mal de gens qui sont venus vivre chez nous au fil des ans, et souvent la relation finit par s’étioler parce qu’on en apprend beaucoup sur les gens quand on vit ensemble. Mais Carts a beau être resté longtemps chez nous, je crois bien qu’on n’aurait jamais rien eu de mal à dire sur lui. »

2. Bâle

Carter était suffisamment talentueux pour contrarier le futur champion de Wimbledon Pat Cash sur gazon dans les quarts de finale de l'édition junior de l'Open d'Australie, alors que Cash était le junior le mieux classé au monde. Mais c'est à l'âge de dix-sept ans que Carter a donné sa performance la plus impressionnante quand, alors encore au lycée, il a bénéficié d'une wild-card pour participer à l'Open d'Australie de 1982. Il y a affronté la 2^e tête de série australienne, John Alexander, au premier tour.

Alexander, une figure imposante et un futur homme politique, était trente-quatrième dans le classement mondial et venait de remporter le tournoi à Sydney. Carter, lui, participait à son premier match du circuit ATP, mais il a surpris Alexander avec un score de 7-5, 6-7, 7-6 et un jeu impeccable. Ce n'est que lors de l'interview d'après-match qu'il a paru dépassé. Il n'a répondu que brièvement, pressé de quitter le court et les projecteurs.

« Carts était un gosse plutôt calme et timide, m'a relaté Smith. Mais quand on le connaissait, il avait une voix forte, et il était conscient de savoir jouer. »

Malgré ses débuts prometteurs, Carter ne s'est jamais affirmé sur le circuit, et a plafonné avec un classement de 173^e en simple et 117^e en double. Cela s'explique en partie par son manque de force brute, mais aussi par ses blessures. Smith a révélé que Carter, qui n'était pas très grand, avait des fractures de fatigue au bras droit, son bras de frappe, qui n'ont pas été décelées tout de suite. Il souffrait aussi de problèmes de dos et d'autres soucis plus insolites, y compris un tympan percé lors d'un accident de ski nautique qui a nécessité de la chirurgie et qui, plus tard, a donné lieu à une infection.

Roger Federer

Il a manqué beaucoup de temps de jeu à plusieurs reprises, mais a continué malgré tout de poursuivre une carrière sur le circuit. Une bataille déjà presque perdue d'avance pour la plupart des joueurs, mais qui peut s'avérer encore plus dure psychologiquement pour les Australiens, qui doivent jouer loin de chez eux puisque la majeure partie du circuit se déroule en Europe et en Amérique du Nord.

D'après Cahill qui, lui, est parvenu à rejoindre l'élite et les demi-finales de l'US Open, c'est l'absence d'un coup majeur au tennis, doublée d'une tendance à la procrastination, qui a empêché Carter de devenir un joueur décisif.

« C'était un de ses gros défauts, relate Cahill. On le charriait tout le temps avec ça. Ça pouvait concerner l'achat d'une voiture, d'un bien de placement, un poste d'entraîneur ou je ne sais quoi. Mais ce penchant l'accompagnait aussi sur le court de tennis, et ça l'a un peu freiné parce qu'il n'arrivait pas à prendre des décisions et à s'y tenir. Il se demandait toujours ce qu'il valait mieux faire, et ça pouvait aussi se reporter sur son choix de frappes. »

Les pressions financières étaient également un problème. Carter, comme beaucoup de professionnels de niveau inférieur, a décidé de compléter ses maigres gains de tournoi en participant à des compétitions interclubs européennes. Il aurait pu se retrouver dans n'importe quel club de n'importe quel pays, mais le hasard a voulu qu'il atterrisse à Bâle.

Enseigner le tennis en Suisse payait plutôt bien, et Carter s'est servi de ses revenus pour financer ses trajets. Mais très vite, il lui a paru évident que son avenir reposait à Bâle, dans l'entraînement à plein temps.

2. Bâle

« Je crois que ça a fini par faire tilt, m'a rapporté Smith, qui a longtemps gardé le contact avec lui. Mais le plus intéressant pour nous tous, c'est que son poste d'entraîneur a débouché sur de grandes choses. On ne le saura sans doute jamais pour sûr, mais sans Carts il n'y aurait pas eu le Roger que nous connaissons. On n'en aurait peut-être même jamais entendu parler. »

Rosset, lui, reste persuadé que Federer se serait tout simplement débrouillé autrement. « Je ne sais pas, a-t-il tempéré. Je crois que quand Roger est né, il y avait pas mal de dieux penchés au-dessus du berceau qui envoyaient des bonnes ondes. »

Smith, un instituteur doublé d'un professeur de tennis, avait le chic pour produire d'excellents coaches. Cahill a fini par entraîner trois numéro 1 : Hewitt, Agassi et Simona Halep. Roger Rasheed, un autre des élèves de Smith, entraînerait Hewitt et les grands joueurs français Gaël Monfils et Jo-Wilfried Tsonga. Fitzgerald, lui, deviendrait le capitaine de l'équipe australienne de Coupe Davis.

Fait tragique, Carter n'a pas pu profiter très longtemps de ses talents d'entraîneur. Il est mort bien trop jeune, en 2002, lors d'un curieux accident en Jeep pendant sa lune de miel en Afrique du Sud, destination qu'il avait choisie sur les conseils de la famille Federer. Il avait à peine trente-sept ans.

Mais Carter a laissé un précieux héritage au sport en modelant soigneusement le tennis et le mental de Federer. Quand on lui demande qui a eu le plus d'influence sur son jeu, Federer cite rarement Kacovsky. Il parle toujours de Carter.

« Peter m'a beaucoup apporté, en commençant par le côté humain et, bien sûr, le tennis, a-t-il déclaré. On

Roger Federer

parle souvent de ma technique. Elle doit beaucoup à Peter, même si naturellement d'autres ont aussi joué un rôle. »

La technique de Federer n'a rien d'original : sa prise de coup droit est proche de la prise classique semi-fermée, connue sous le nom de « prise Eastern ». Nombre de ses rivaux utilisent une semi-Western, avec la paume de la main plus proche du bas du manche, ce qui peut permettre de lifter la balle plus facilement mais rendre plus difficile de recevoir des balles rebondissant plus bas et de changer de prise afin d'expédier des volées efficaces.

Quant au revers, celui à deux mains était déjà le choix le plus populaire parmi les principaux juniors à l'international dans les années 1980 et 1990, car il permettait d'avoir plus de puissance depuis la ligne de fond de court ainsi qu'une stabilité et une autorité accrues sur les retours. Ce n'est toutefois pas une coïncidence si Federer a choisi le revers à une main.

Ses idoles de jeunesse – Becker, Edberg et Sampras – avaient tous des revers à une main qui leur permettaient de travailler la balle de manière convaincante. Kacovsky et Carter étaient tous deux adeptes de cette frappe, et nombre des garçons plus âgés qui s'entraînaient au club s'en servaient aussi. Sans oublier Lynette Federer.

Parmi les avantages du revers à une main, il y a le fait qu'il peut faciliter la transition vers le filet afin de décocher une volée de revers à une main. Carter penchant lui-même pour un tennis agressif de facture classique, il n'est pas surprenant qu'il ait voulu la même option pour son élève, même si Federer a eu besoin de temps pour prendre ses aises au filet.

« C'est Peter qui m'a appris ce magnifique revers à une main », a affirmé Federer, parvenant à paraître à

2. Bâle

la fois suffisant et respectueux en une seule et même phrase.

Mais dans ces premières années, le coup était plus joli qu'efficace. Cahill a rendu visite à Carter en 1995, alors que Federer avait treize ans. Il est passé au Old Boys Club pour les voir échanger des balles. C'est la première fois que Cahill a pu observer Federer en personne.

« À l'époque, Roger avait un peu cette démarche à la John Travolta dans *Saturday Night Fever*, s'est-il remémoré. Ce n'est plus aussi flagrant aujourd'hui, mais ça lui donnait l'air de dire : "Les mecs, ce court est à moi et à personne d'autre." On ne pouvait pas s'empêcher de sourire en le regardant. Je ne sais pas s'il me connaissait, mais il savait que j'étais un ami de Peter, alors il frimait un peu aussi. Il décochait des coups droits de partout et glissait comme un type qui avait manifestement grandi sur la terre battue et qui semblait très à l'aise. »

D'après Cahill, Carter n'arrêtait pas de lui jeter des regards remplis d'espoir après chaque échange ultrarapide.

« Bien sûr que j'étais impressionné, mais j'avais des réserves sur le revers de Roger, m'a confié Cahill. À cause de cette grande enjambée qu'il faisait. En tant qu'entraîneurs, on conseille de faire des petits pas, de se mettre en position pour pouvoir obtenir le point de frappe idéal. Tout part du pied arrière. On transfère le poids sur le pied avant, et on y puise autant de puissance que possible. C'est comme quand on balance un coup de poing. Plus on s'avance, moins le coup sera puissant. Et Roger faisait un grand pas en avant sur son revers. Il avait un joli slice, mais chaque fois qu'il essayait de passer au-dessus, il boisait la moitié de ses revers. »

Après la séance d'entraînement, Carter a demandé l'avis de son ami.

« Je lui ai dit : “Bon, pour commencer, je crois que j'ai un gosse à Adélaïde qui est un peu meilleur que lui, et c'est Lleyton Hewitt” », s'est remémoré Cahill.

Il a reconnu malgré tout que le coup droit et les déplacements de Federer étaient impressionnants. « Mais j'ai ajouté : “Mon pote, ce revers, il va falloir le travailler. Parce que ça risque de le freiner un jour.” »

Cahill m'a avoué qu'il aurait sûrement vu cette séance sous un autre angle plus tard dans sa carrière d'entraîneur.

« C'est là que les coaches se trompent souvent, parce qu'on passe trop de temps à chercher ce qui est mauvais ou moyen, a-t-il expliqué. On se concentre trop sur ces zones-là au lieu d'insister sur les points forts. En tant que jeune entraîneur, j'en étais là. Je cherchais ce qui allait le freiner, et je ne tenais pas trop compte de ce qui allait faire de lui un grand. »

Sa grandeur serait dans son coup droit, son jeu de jambes, son service, son sens du timing, son intelligence du jeu, son organisation et sa soif de plus. Mais Federer avait une autre faiblesse indéniable dans ces premières années : son mental.

« J'étais très mauvais perdant, vraiment », a-t-il admis lui-même.

Barlocher se souvient de lui lors d'un match d'inter-clubs au Old Boys où, après avoir perdu, il est resté assis sous la chaise de l'arbitre à pleurer bien après que tout le monde avait quitté le court.

« D'habitude, quand on a ces matchs d'équipe, on va tous manger un bout après, s'est remémoré Barlocher. Nous, on avait déjà attaqué les sandwiches et il n'arrivait toujours pas. Alors, une demi-heure plus tard, j'ai

2. Bâle

dû aller le chercher sous la chaise d'arbitre. Il était encore là, à pleurer. »

Les larmes étaient la réaction instinctive de Federer à la défaite. Il lui est aussi arrivé de renverser quelques échiquiers après avoir perdu contre son père. Sa compétitivité était extrême, et sa sensibilité l'a rendu vulnérable à ses attentes comme à celles des autres.

Certes, Federer manquait de retenue, mais il était loin d'être le seul.

« Ce n'était pas inhabituel à son âge, a reconnu Barlocher. Un gosse pleurait. Un autre criait. Par contre, Roger avait du mal à comprendre qu'il n'était pas forcément le seul à bien savoir jouer au tennis. Il fallait qu'on le lui rappelle. »

Mais pour ce qui était de s'amuser, ça ne posait aucun problème. Avant un match d'interclubs, Barlocher se rappelle l'avoir cherché parce que c'était à lui de jouer, et ne l'avoir trouvé nulle part. En fin de compte, il avait grimpé dans un arbre pour se cacher.

« Il adorait ce genre de blague », a-t-elle déclaré.

Lynette et Robert n'étaient pas des parents étouffants, et Robert voyageait souvent pour son travail avec Ciba.

« Évidemment, ils venaient aux matchs. Mais pour les entraînements, ils étaient encore au travail, alors ils ne se pointaient jamais pour me dire ce qu'il devait faire ou comment jouer, a affirmé Barlocher. J'avais des parents qui pensaient que leurs enfants étaient bien meilleurs qu'ils ne l'étaient. On croise souvent ce genre de profil, mais je n'ai jamais eu de souci avec les Federer. »

Si les Federer n'étaient certes pas du genre à priver leur fils de dîner s'il n'avait pas gagné un match, ils se sentaient néanmoins contraints d'intervenir quand il perdait son sang-froid.

Roger Federer

Federer raconte souvent la fois où son père en a eu assez lors d'un entraînement. Robert a exprimé son désaccord, a posé une pièce de cinq francs suisses sur le banc et a décrété à Roger qu'il n'avait qu'à rentrer tout seul.

Une des meilleures explications données par le tennisman pour ce qu'il traversait à l'époque est apparue dans une interview pour le *Times* de Londres.

« Je savais de quoi j'étais capable, et perdre me rendait dingue, a-t-il expliqué. J'avais deux voix en moi, le diable et l'ange, je suppose, et l'une des deux refusait de croire à la stupidité de l'autre. "Comment tu as fait pour manquer ça ?" s'agaçait l'une d'elles. Là, j'exploçais. Mon père avait tellement honte aux tournois qu'il me criait depuis le côté du court de me calmer, et puis dans la voiture sur le trajet du retour il pouvait passer une heure et demie sans dire un mot. »

Au moins, Federer avait quelqu'un pour le ramener. Mais, en ce qui concerne ceux qui l'ont vu implorer, c'est surtout cette combustibilité qui les a rebutés. Il avait manifestement du talent et ne semblait pas dénué d'ambition, mais le mental est souvent ce qui fait la différence entre médiocre et bon, entre bon et excellent.

« Je ne crois pas que Federer était un tennisman-né, a affirmé Peter Smith, qui a parfois discuté du comportement de Roger avec Carter. Il était caractériel, et il avait besoin de quelqu'un qui avait de la poigne. On aurait pu penser que ce n'était pas le cas de Peter Carter, mais j'ai fini par comprendre que si. Je crois qu'il a appris à entraîner avec beaucoup de discipline. »

Changer le comportement de Federer sur le court s'est avéré un projet de longue haleine, mais qui serait essentiel à son évolution et au personnage qui deviendrait si séduisant.

2. Bâle

Carter était un entraîneur et un confident doué d'humour. Avec son accent australien, il représentait aussi un pont vers l'histoire du tennis. Il parlait à Federer des grands joueurs australiens d'antan, des hommes comme Rod Laver, Ken Rosewall et John Newcombe. De son côté, Federer avait l'occasion chaque année de voir de près les meilleurs joueurs de son époque.

Les Swiss Indoors, un événement masculin, se déroulaient à Bâle chaque automne. Roger Brennwald, fondateur et directeur du tournoi, se servait des grosses garanties et d'une place de choix dans le calendrier pour attirer des sponsors remarquablement importants pour un événement qui faisait alors partie de la catégorie la plus basse du circuit ATP.

De 1987 à 1997, la liste des gagnants comptait des champions du Grand Chelem comme Yannick Noah, Edberg, Courier, John McEnroe, Becker, Michael Stich et Sampras.

Lynette, alors très impliquée dans la communauté du tennis bâlois, a travaillé comme bénévole au service d'accréditation du tournoi. Son fils s'est imprégné de tout et a travaillé comme ramasseur de balles pour la première fois en 1992. La même année, on lui a décerné un prix récompensant les sportifs prometteurs de la région. Jimmy Connors et le joueur iranien Mansour Bahrami ont échangé quelques balles avec un jeune Federer échevelé, et se sont fait prendre en photo avec lui au filet.

En 1993, Federer était sixième dans la rangée de ramasseurs à serrer la main de Stich et a reçu une médaille après que celui-ci a battu Edberg en finale. En 1994, le jeune Suisse était de retour pour saluer le champion Wayne Ferreira qui, en tant que Sud-Africain, avait forcément son soutien.

Roger Federer

Federer observait la vie qui deviendrait un jour la sienne. Par ailleurs, les champions qu'il a brièvement croisés à Bâle dans son enfance finiraient par réintégrer son orbite de manière plus significative : Edberg est devenu son entraîneur. Ferreira, son ami et partenaire occasionnel en double.

Le fait que Federer ait grandi dans la ville accueillant le plus important des tournois suisses était un ingrédient de plus à son succès. La géographie n'est sans doute pas tout à fait le destin, mais elle peut donner quelques indices. Au fil des ans, Federer rendrait la pareille au tournoi où il a été exposé pour la première fois au tennis professionnel.

À peine quatre ans après sa dernière intervention en tant que ramasseur de balles, Federer a lui-même participé aux Swiss Indoors et a perdu 6-3, 6-2 contre Andre Agassi au premier tour après avoir bénéficié d'une wild-card. Deux ans plus tard, il est parvenu en finale et a perdu en cinq sets contre Thomas Enqvist.

Grâce à la popularité de Federer, les Swiss Indoors sont passés à la catégorie supérieure du circuit en 2009, multipliant par deux le prize money.

« On avait organisé notre tournoi pour trente-cinq ou trente-six ans, et on se faisait une idée assez précise de ce qui nous attendait, a décrété Brennwald lors d'une interview avec les journalistes suisses Simon Graf et Marco Keller. Et puis, soudain, il s'est passé une chose qui a tout changé à ce qu'on croyait savoir d'expérience. L'intérêt suscité par Federer était tout simplement époustouflant. »

Brennwald, autrefois la figure la plus influente du tennis suisse, a dû se faire à l'idée d'être supplanté par Federer. Ça n'a pas toujours été sans heurts. En 2012, une dispute au sujet de la future garantie de Federer

2. Bâle

est devenue publique. Brennwald les a accusés, lui et son agent, Tony Godsick, d'être trop gourmands. Pourtant, le tennisman avait joué pendant plusieurs années pour une prime de 500 000 \$, ce qui était en dessous de ses tarifs habituels. Quoique interloqué face à ces critiques, Federer a préféré ne pas insister ni se retirer du tournoi. Il a joué aux Swiss Indoors en 2013 sans percevoir la moindre garantie : une réaction habile à ce qui revenait à une joute de relations publiques.

« C'est ma ville natale, alors c'est un peu vexant, m'a-t-il confié peu après le tournoi de 2012. Mais c'était bizarre de voir la tournure des choses, parce que le but était de signer un accord à long terme avant le tournoi précisément pour ces raisons : pour ne pas avoir à évoquer ce genre d'inepties. Et puis, voilà que tout à coup, la presse ne parle que de ça, dans un tournoi où tout le monde travaille dur pour qu'il y règne une bonne ambiance. »

Federer, qui n'aime pas la controverse, s'est retrouvé mêlé à l'une des rares dont il ait fait l'objet. Il a préféré laisser passer l'orage.

« L'essentiel c'est qu'au bout d'un moment, on parvienne à remettre les pendules à l'heure, a-t-il affirmé. Je pense que les gens me font confiance pour agir au plus juste, et que, quand je finis par prendre une décision, c'est que j'y ai beaucoup réfléchi. Je n'ai pas du tout envie de ce genre de situation. Il y a eu quelques instants mouvementés, mais ça fait partie du jeu. Ça fait grandir, ça rend plus fort et, honnêtement, on ne peut pas se battre contre la terre entière. »

Federer a signé un nouvel accord avec Brennwald en 2014 et est resté dévoué à ses racines et au tournoi. De 2006 à 2019, il a remporté le titre dix fois et a perdu en finale à trois reprises. Quoique de petite envergure,

Roger Federer

cet événement lui a apporté beaucoup de sens et de plaisir. Il est resté aussi fidèle aux Swiss Indoors qu'à Wimbledon.

Sa présence à Bâle est son lien annuel le plus visible avec la Suisse, surtout depuis qu'il a cessé de jouer la Coupe Davis en 2015. Mais la Suisse reste un pays où la discrétion est de mise et où la fièvre Federer n'a pas frappé très fort comparé à ce qui aurait pu se passer si le tennisman avait été, disons, brésilien ou américain.

Une récente pétition pour renommer le complexe de la Halle Saint-Jacques en son honneur n'a pas attiré suffisamment de signatures pour être considérée officiellement par les autorités municipales. Cela pourrait bien sûr changer, mais pour l'instant, les signes de ses réussites et de sa stature sont difficilement visibles à Bâle. Le seul court qui porte son nom dans sa ville natale se trouve au Old Boys Club.

Il est facile de le visiter. On peut franchir le portail sans souci ; aucun agent de sécurité ne monte la garde. À gauche se trouve un grand tableau noir sur lequel sont écrites à la main les réservations de la journée pour les neuf courts. Seuls deux d'entre eux portent le nom de joueurs : le Court Central Roger Federer, qui avoisine le Court Marco Chiudinelli.

Aux yeux d'un étranger, il paraît particulièrement suisse que Chiudinelli, qui n'a jamais percé dans le top 50 et qui n'a atteint que 52 victoires en carrière pour 98 défaites sur le circuit en simple, soit mis ici plus ou moins sur un pied d'égalité avec Federer, un des plus grands joueurs de tous les temps.

Mais pour Chiudinelli aussi, c'était sa ville natale, son club. C'est ici qu'il a commencé son ascension, même si celle-ci s'est interrompue bien avant les sommets enneigés atteints par Federer.

2. Bâle

« Outre Roger, Marco est le seul de notre club à avoir joué internationalement sur le circuit ATP, alors pourquoi ne pas lui donner le nom d'un court, à lui aussi ? » a soumis Barlocher.

Chiudinelli n'a qu'un mois de moins que Federer. Tous deux ont grandi à Münchenstein, et si Chiudinelli a commencé par jouer dans un autre club de Bâle, il est très vite passé au Old Boys.

« Ces deux-là étaient inséparables : ils jouaient ensemble, ils faisaient tout ensemble, a affirmé Barlocher. Marco était le grand ami de Roger en junior. »

Tous deux aimaient le foot et le tennis, et ils ont commencé par s'affronter avec un ballon avant de s'opposer avec une raquette à l'âge de huit ans. Cette épreuve était judicieusement nommée « coupe Bambino », et Federer a décrit le match lors d'un entretien pour le documentaire *Strokes of Genius*.

« On en était à neuf jeux, se rappelle-t-il. Je grimpais à 3-0 et il se mettait à pleurer, du genre : "Oh là là, qu'est-ce que je joue mal", et moi je disais : "Arg, t'inquiète Marco, tu vas te refaire, attends voir. Tu es un super joueur." Du coup il se mettait à mener 5-3, et c'était moi qui pleurais, et lui qui me consolait : "Te bile pas, ça va aller. Ce n'est que sur les derniers jeux que j'ai bien joué, tu sais." Alors je remontais 7-5 et il se remettait à pleurer. On se réconfortait l'un l'autre pendant le match. »

Chiudinelli a fini par gagner, ce qui en fin de compte n'avait rien d'un signe avant-coureur. Mais lui et Federer ont disputé plus d'une partie de tennis et de cartes, et ont fait pas mal de mauvais coups ensemble dans leur jeunesse. Malgré la fortune et la célébrité de Federer, ils sont restés bons amis.

Roger Federer

« Quand on a tous les deux réussi à percer sur le circuit, c'était comme un conte de fées », relate Federer.

En 2005, ils sont retournés au Old Boys pour s'affronter à l'occasion d'un tournoi d'exhibition. Federer en est toujours membre, même s'il n'a pas rejoué au club depuis, et il a contribué à financer la construction d'une installation intérieure permanente.

Le jour de ma visite, deux jeunes Bâlois, Jonas Stein et Silvio Esposito, s'entraînaient au soleil sur le court n° 1. Celui-là même où Federer avait pleuré sous la chaise de l'arbitre.

« On se serait attendus à un truc plus grandiose, non ? m'a glissé Stein après son échange avec Esposito. C'est l'endroit le plus "federien" où on puisse être à Bâle, mais il y a pas mal de gens qui ignorent que c'est son club. Chacun sait qu'il est originaire de cette ville, mais le club ne fait pas beaucoup parler de lui. Je crois que la direction d'il y a dix ans a laissé passer l'occasion de le mettre en avant. Ils auraient pu en faire une attraction touristique, tous les Chinois seraient venus se faire prendre en photo devant. Mais bon, ça ne se passe pas comme ça en Suisse. »

L'unique présence de Federer se résume à une photographie murale à l'intérieur du modeste restaurant du club où on le voit en plein service sauté à Wimbledon avec les mots « Home of the Legend » écrits en dessous du logo du Tennis Club Old Boys. En Suisse, c'est le plus tape-à-l'œil qu'on puisse faire.

De son côté, Esposito a gardé quelques souvenirs de Federer. Il m'a dit que les parents du tennisman avaient offert une des premières raquettes de leur fils au grand-père d'Esposito, qui l'avait ensuite offerte à Silvio.

« J'ai commencé à jouer avec, mais je n'ai jamais trouvé son énergie surpuissante », a-t-il blagué.